JANETTE BERTRAND

UN VIOL ORDINAIRE

Libre Expression

JANETTE BERTRAND

UN VIOL ORDINAIRE

Libre Expression

Aux hommes qui se questionnent,
qui sont choqués, intrigués et touchés
par le mouvement #MeToo et sa suite.

Allô mom ! Je te demande d'avoir une petite pensée pour moi. Mon avocat me dit que le procureur de la Couronne est sur le point de prendre une décision quant au présumé abus sexuel dont je me serais rendu coupable il y a un an.
Je t'aime, maman.
Laurent
P.-S. Parle à papa. Il me fait la baboune depuis un an.
Je m'ennuie de lui.

***

Bonjour Laurent,

Après avoir été fâchée contre toi à ne plus vouloir te parler de toute ma vie, après avoir

pleuré toutes les larmes de mon corps, après t'avoir accusé de me trahir, je suis rendue à me poser toujours la même question : comment toi, le meilleur, le plus doux, le plus tendre, le plus respectueux des hommes, as-tu pu agresser ta blonde ? Je ne comprends pas. Même si tu avoues avoir été trop loin, je continue à me demander comment un homme qui a été élevé par une mère féministe peut commettre un viol, surtout après le mouvement #MeToo ou #MoiAussi. Tant que je n'aurai pas une réponse, ça me hantera…

Je vais parler à ton père, mais tu le connais. Pour lui, nier, c'est plus simple que de chercher à comprendre, ainsi il n'a ni à t'approuver ni à te désapprouver.

Maman

Mon cher mari,

Comme je n'arrive pas à te parler, parler vraiment, face à face, entre quat'z'yeux, j'ai pensé reprendre une habitude qui date de nos fréquentations, se parler par correspondance des « vraies affaires », comme disent les politiciens. Tu te souviens, quand tu passais six mois par année à la Baie-James et que j'étudiais pour devenir

technicienne en échographie à Montréal ? On s'écrivait tous les jours, presque. Toi si silencieux, si secret, ton cœur s'ouvrait, ton esprit aussi. Les mots sous ton Bic déferlaient comme l'eau du réservoir Gouin quand on ouvre les écluses. On s'est aimés par écrit. Ce n'est pas vrai que je t'aime mieux quand tu es loin de moi, que non ! J'aime que ton corps s'exprime, c'est un poète quand il me caresse. Pas besoin de mots entre nous quand on fait l'amour. Rien que d'y penser, j'ai chaud, ou est-ce seulement une chaleur de fin de ménopause ?

Je crois que ce qui fait durer notre amour depuis que tu es camionneur de longue distance, ce sont nos courriels. Si seulement, ici à la maison, quand tu reviens, tu me parlais autant que tu m'écris. Les fois, les rares fois, où je me risque à aborder ce qui est arrivé à notre fils, tu endosses ton armure en acier comme si mes mots étaient des flèches empoisonnées. Oh, tu me laisses parler, mais tu continues à te taire. Mes mots ne semblent pas t'atteindre. Dès qu'il y a une discussion, tu te retires dans ton armure. Je ne sais jamais si tu m'écoutes ou si tu penses à autre chose. Je vois juste tes bras fermés, tes yeux fermés, ton cœur fermé, ta bouche fermée. Je comprends que tu préfères te taire plutôt que

d'affronter les vérités douloureuses ; tu as été élevé dans la négation de tes émotions. Que tu te « carapaces » quand tu es avec des inconnus, ça peut aller, mais moi, ta femme, j'ai besoin que tu communiques avec moi. Je veux savoir ce que tu penses, ce que tu ressens à propos du malheur qui est tombé sur nous depuis que Laurent a eu ce geste que la loi considère comme un crime. Je sais, les vrais hommes ne parlent pas, ne montrent pas leurs émotions de peur que leurs femmes découvrent la vérité sur eux. Tu as peur que je découvre le vrai Paul ? Comme s'il était un affreux ? Et si au contraire, je découvrais le vrai Paul, accessible, tendre, vulnérable ?

Je ne t'écris pas pour tourner le couteau dans la plaie d'une blessure qui date d'un an, comme tu me le répètes, mais pour comprendre notre fils, Laurent. Pas pour l'absoudre de son geste, je sais qu'il est coupable, mais pour savoir si en tant que parents on est un peu, beaucoup responsables de ce qu'il a fait. Tu vois, il n'est pas question de culpabilité, mais de responsabilité. Je ne me sens pas coupable du viol (ça y est, j'ai pu t'écrire le mot) commis par notre fils, mais nous qui l'avons élevé, éduqué, sommes-nous responsables de son geste, moi en étant trop

là, toi en n'y étant pas assez ? Peut-être… L'incertitude me tue à petit feu. Toi, tu fais comme si rien n'était arrivé.

Ce matin, j'ai reçu un texto de notre fils. Il aimerait te parler. Il a besoin de ses parents, de toi, Paul.

Moi, je veux comprendre pour moins souffrir. Toi, tu nies que Laurent ait commis un viol. Tu mets un *plaster* sur ta blessure. Il ne va pas guérir, ton bobo, tu sais. Depuis longtemps, je consulte des livres sur le féminisme et, dernièrement, sur la violence faite aux femmes, livres que tu refuses même de feuilleter quand tu viens à la maison. Pourquoi ? Je te connais, je sais ce que tu vas me répondre :

— T'as presque soixante ans, j'ai soixante-quatre ans, on a-tu le droit d'être heureux ?

Il s'agit de notre fils, Paul, de notre seul enfant. On l'a élevé, aimé du mieux qu'on a pu. Je l'ai chouchouté, cajolé. Tu l'as gâté, pourri, mais on a dû faire quelque chose de pas correct pour qu'il dérive.

— Bon, c'est de notre faute astheure, que tu dirais en ouvrant la télé pour me faire taire.

Parler avec toi, Paul, c'est parler dans le vide.

J'ai d'abord pensé t'écrire de vraies lettres comme dans le temps, avec du vrai papier

d'arbres et une vraie plume-fontaine qui tache les doigts, mais comme on s'est convertis au numérique, eh bien, je me sers du courriel. Pour communiquer avec toi. Au moins, je peux exprimer tout ce que je ressens sans être interrompue.

Non, Paul, ne clique pas sur la poubelle !

Qu'est-ce que tu en dis, de mon idée qu'on tente tous les deux de comprendre pourquoi notre fils est devenu un violeur ? Prends le temps d'y penser.

Je t'aime.

Ta femme,

Julie

P.-S. Tu vois, je n'aurais jamais pu te dire en personne le vilain mot qui commence par V.

Ma chère femme,

Si tu m'écris juste pour me parler de Laurent, tu n'auras pas de réponse. Pour moi, la page est tournée.

— C'est faite, c'est faite, disait mon père.

Et il ajoutait :

— Les remords ne servent à rien. Un an à se tourmenter, c'est assez. On peut-tu oublier et vivre un peu ? Parle-moi plus de lui !

Ton mari

Mon cher Paul,

Je ne vais pas te parler de Laurent, je vais te parler de moi. Je ne veux pas m'accuser de quoi que ce soit, je me demande simplement où j'ai manqué à mon devoir de mère pour que mon fils commette un tel geste. J'ai élevé Laurent, surtout moi, à cause de ton travail au loin. Les parents sont des êtres humains, donc imparfaits. Les parents se trompent. J'avoue m'être trompée, mais je ne sais pas en quoi exactement. Quand j'ai eu Laurent, j'ignorais ce que c'était d'élever un petit homme, je suis une femme, j'ai pu faire des erreurs.

Je vais remonter à notre rencontre, là où l'histoire de notre famille a commencé. Quand tu m'as souri au chalet de la montagne un soir d'été (on sirotait une bière d'épinette), j'ai su tout de suite que nous allions passer notre vie ensemble. Le coup de foudre, je l'ai eu en plein cœur. Ça n'a pas pris une minute que tu venais t'asseoir à côté de moi. Tu ne m'as pas beaucoup parlé, mais tu m'as écoutée. Je me trouvais chanceuse que tu t'intéresses à moi, la fille de la campagne plus qu'ordinaire. On a marché dans la montagne jusqu'à ce que mes pieds ne puissent plus me porter. (J'étrennais des sandales.) De peur de perdre la seule personne qui

me trouvait intéressante, je ne t'ai pas fait part de mes aspirations profondes, faire carrière en médecine. Tu m'embrassais et j'étais comblée.

Je viens d'une famille qui ne se touchait pas et ne se parlait pas d'amour. La tendresse ne se manifestait jamais. On était une famille, donc on s'aimait, pas besoin de le montrer. J'avais une grande soif de caresses et de « Je t'aime », et tu m'en gavais. J'étais heureuse. On s'est fréquentés quelques mois, puis tu es parti à la Baie-James comme électricien, et je suis allée étudier. De là-bas, tu m'écrivais ton désir de m'épouser, d'acheter une maison et d'élever une famille, une grosse famille, comme la tienne : cinq garçons. Tu tenais à reproduire le modèle où tu avais grandi : des parents qui s'aiment, des frères soudés à la vie à la mort. Moi, je t'aimais à la folie, je te désirais et, tout en maudissant la Baie-James, je savais que les kilomètres qui nous séparaient exacerbaient le désir que j'avais de toi. Lorsqu'on se retrouvait, on était des amants passionnés. Et j'adorais la passion. J'étais passionnée par la passion.

Un seul bémol : je rêvais d'une carrière en médecine, et toi, d'une maison remplie d'enfants. On le savait tous les deux, mais on ne s'en parlait pas.

Tu ne rechignais pas quant à mon choix de travailler, tu n'en faisais pas une question d'égalité hommes-femmes, mais une question d'argent. Si on voulait s'acheter une maison pour y abriter une famille, il fallait deux salaires. Toi, tu voulais le kit de luxe : la banlieue, le bungalow, la pelouse, la piscine creusée. Ce n'est pas par féminisme que tu acceptais que je travaille, mais par opportunisme. M'as-tu une seule fois demandé si en dehors de toi j'avais des désirs ? Si j'avais des plans hors du foyer ? Je te l'écris aujourd'hui après quarante ans de silence. Mon rêve de jeune fille, c'était de parcourir le monde avec Médecins Sans Frontières. Le don de soi combiné aux voyages. Mon plan à moi, que je gardais secret, était qu'on se marie et qu'on parte chacun de notre bord pour le travail pour ensuite se retrouver, passionnés comme quand on se fréquentait. Peu de « quotidien » dans nos vies, juste du romantisme, sans enfants.

Je te l'avoue, et c'est la première et la dernière fois que je t'en parle : avoir une famille n'a jamais été dans mon plan de vie parce que j'étais l'aînée de neuf enfants. À seize ans, quand je suis partie de mon Abitibi natale pour venir étudier à Montréal, je me suis juré de ne pas être une pondeuse comme ma mère. Je quittais la

maison aussi pour ne plus être la servante des petits, derrière moi. Dans les générations précédentes, combien de carrières de filles aînées ont été sacrifiées par des parents qui suivaient mot à mot les règlements de l'Église ? Ma mère me l'a confirmé. Ce n'était pas son choix de passer d'une grossesse à l'autre. Elle a fait son devoir conjugal, comme on disait à l'époque. J'aurais dû te faire part de mon rêve, mais je ne l'ai pas fait. Pourquoi ? D'abord, tu ne me l'as jamais demandé, puis j'avais enfin trouvé quelqu'un qui m'aimait. Tu m'aimais, je sais que tu m'aimais, mais pas pour les mêmes raisons que moi je t'aimais. Toi, tu avais hâte de t'installer et de reproduire ce que tu connaissais si bien, une grosse famille. Ma mère m'a dit quand je suis partie de la maison :

— Je t'envie. Si j'avais pu ne pas avoir tant d'enfants…

On s'est fréquentés longtemps, toi et moi, le temps que je termine mes études, le temps que tu possèdes le montant qu'il fallait pour te caser. On a tout fait sauf la « chose ». On s'est mariés finalement pour coucher ensemble. Plus besoin de me payer des repas au restaurant, de dépenser une fortune pour me conquérir. Le mariage, c'était le sexe gratuit à domicile. On

en a passé, du temps au lit, à se montrer notre amour. Deux affamés devant un buffet chinois. Comme je ne voulais pas d'enfants, je t'ai fait jurer de toujours porter un condom. Je ne supportais pas la pilule anticonceptionnelle. Tu me l'as juré. Avec le recul, je crois que nous étions persuadés chacun de notre côté d'être capables de faire changer d'idée à l'autre. Je t'ai menti en te laissant croire que je voudrais un jour des enfants. Je t'en demande pardon.

Comment j'ai pu devenir enceinte un mois après cet arrangement a toujours été un mystère pour moi. Tu portais un condom, je le sais, c'est moi qui te le mettais. Ta version de la conception de Laurent : un miracle ! Eh oui, des relents de religion te faisaient encore croire aux miracles. Moi, je n'y croyais pas, je n'y crois pas encore. Enfin, Laurent s'est pointé dans mon utérus.

Quand ma maternité a été confirmée par le docteur, tu étais si fier de toi que c'est juste si tu n'as pas fait mettre une banderole au-dessus de la porte du bungalow pour annoncer l'événement. J'ai pensé à l'avortement, mais tu étais si heureux. Je ne me voyais pas en mère de famille, je me voyais en Asie, en Afrique à soigner du monde. Je ne sais pas si un embryon ressent le rejet de sa mère, mais jusqu'à la naissance

de Laurent, j'ai souhaité qu'il m'arrive quelque chose, un accident ou autre, et que cet enfant ne naisse pas. J'ai honte, mais je ne dois pas être la seule mère qui ne désirait pas son enfant. Comme je questionnais le docteur sur l'efficacité du condom, il m'avait répondu :

— Les accidents, ça arrive. Il y a des enfants Ogino, des enfants stérilets, des enfants surprises du condom : des enfants miracles.

Terminé mon rêve de faire le bien en visitant le monde tout en gagnant ma vie. Je m'étais juré de ne jamais devoir quémander de l'argent à mon mari comme ma mère le fait encore, mais je t'aimais, et te rendre si heureux me consolait un peu. Ma grossesse a été difficile : maux de cœur, essoufflement, rosacée, perte de cheveux. Comme si le bébé me punissait de ne pas le vouloir.

Quand il est né, le bébé a pris le mauvais chemin. Il a d'abord sorti un pied, comme pour tâter le terrain. Le docteur s'est affolé, tu as paniqué et il t'a mis à la porte. Il m'a coupée pour faire de la place à l'autre pied. Je saignais. Quand on a mis le bébé sur mon ventre, encore attaché à moi par le cordon ombilical, j'ai su là que j'étais mère à jamais. On aurait dit qu'il me souriait dès qu'on l'a posé sur moi. J'ai su tout de

suite qu'il allait faire ma conquête. Toi, tu étais fier de ta réalisation. Tu avais fait un garçon en plus, un mini-Paul ! Moi, j'héritais d'un enfant, le sexe m'importait peu. Tu t'es emparé de lui. Si t'avais pu avoir du lait, c'est toi qui l'aurais allaité.

Ça m'aurait arrangée que tu t'occupes de lui plus longtemps, mais ton contrat à la Baie-James t'en empêchait. J'avais besoin de temps pour apprendre à l'aimer. Que ces vérités sont difficiles à écrire !

Je ne suis pas un monstre. Je suis une femme qui n'a pas la fameuse fibre maternelle que toute femme est censée avoir. Je ne l'ai pas, moi, et je sais que je ne suis pas la seule. On m'a fait croire que le désir d'enfants était naturel à la femme. En vieillissant, je me suis aperçue que c'était faux. Les femmes qui ne veulent pas d'enfants sont aussi normales que celles qui en désirent.

Je m'étais sentie comme une moitié de femme de ne pas vouloir d'enfants, je me sentais mauvaise mère de ne pas être emballée par ce petit tas de chair qui passait ses jours à dormir et ses nuits à brailler. La religion et la culture dans lesquelles j'ai été élevée prônaient les grandeurs de la maternité, et je n'aimais pas être mère tant que ça, donc je devais être une mère indigne. Dis-moi, Paul, je n'ai pas été si mauvaise mère

que ça ? Ce n'est pas moi qui l'ai poussé à faire ce qu'il a fait ? Réponds-moi. Juste pour me dire au moins que tu lis mes courriels.

Ta femme,

Julie

Ma chère femme,

Je sais que tu lâcheras pas le morceau, que tu vas m'envoyer des courriels tant que je te répondrai pas, alors voilà : tu veux brasser de la merde, on va en brasser. J'ai su dès la naissance de notre gars qu'entre toi et lui ce serait la guerre, une guerre secrète, intime, une guerre amour-haine. Je suis pas fou, ça se sent, ces choses-là, même si tu faisais semblant que t'étais contente. C'est pas parce que je parle pas que je suis aveugle. Pourquoi tu penses que j'ai tant gâté Laurent ? Je compensais ! J'étais pas là souvent à cause de mon travail, mais j'étais là en pensée. Il fallait que je gagne notre vie. On a fait notre possible. On a pas à se sentir coupables ou responsables. Final bâton !

La cour va décider si notre fils est innocent ou coupable. Je le sais, moi, qu'il est innocent. Je l'ai toujours su ! J'en ai jamais douté, O.K. ? D'accord, il a un peu bousculé sa blonde, mais la

bousculade, ça fait partie des préliminaires. Toi, tu veux de la douceur, mais il y en a d'autres qui aiment ça se faire brasser un peu. C'est ce que les gars que je connais me racontent. « Fais-moi mal », crient certaines filles. Il paraît, je le sais pas, c'est ce que mes chums de gars me disent.

Qu'est-ce que tu veux, Julie ? Un homme, c'est un homme. Une femme, c'est une femme. Tu changeras jamais ça.

Tu veux savoir ce que je pense ? Le v'là, ce que je pense. L'homme est né conquérant, c'est pas lui qui restait dans la caverne à faire bouillir la marmite. Lui, il partait chercher ce que sa moitié ferait cuire dans la marmite. C'est comme ça, même tes féministes changeront pas ça.

Puis sors-moi pas que la marmite était pas inventée. Je m'en sacre ! C'est ce maudit #MeToo qui a mêlé les gars comme moi, les vrais gars. Avant, tout était clair, simple : les gars partent à la conquête d'une fille, la fille le fait poireauter, elle se fait prier, elle veut, elle veut pas. Finalement, le gars est pris avec ses hormones, il finit par faire ce qu'il a à faire, puis elle est ben contente. Tous les films d'action sont basés là-dessus.

Tu vois, je t'écris ce que je ressens, mais je t'entends me dire :

— Mais si la fille veut pas, c'est un viol.

Ça, Julie Painchaud, je peux plus l'entendre, ce mot-là, « viol » ! Comme si tous les hommes étaient des violeurs. Je suis pas un violeur ! En tant qu'homme, je suis blessé chaque fois que j'entends ce mot-là. C'est non négociable. Je suis pas un violeur.

Je veux plus parler du cas de mon garçon. Si tu te sens coupable, pas moi ! On en parle plus, la vie reprend comme avant. Tu as tort de revenir sur cette histoire qui te fait souffrir. On passe à autre chose, veux-tu ?

Je te parle de moi, O.K. ? Je compte encore, j'espère.

Je suis à Los Angeles, il fait 40 degrés. J'aimerais que tu sois près de moi, je te ferais oublier ce qui te tracasse… tu sais comment. En attendant…

Je t'aime,

Paul

« Comment toi, le meilleur, le plus doux, le plus tendre, le plus respectueux des hommes, as-tu pu agresser ta blonde ? Je ne comprends pas. »

Un viol ordinaire est l'histoire de Laurent, un homme normal, qui un soir oblige Léa, sa blonde, à faire quelque chose qu'elle ne veut pas. Ce geste, ce viol ordinaire, ébranle la vie de la famille. Julie, la mère, a besoin de comprendre pourquoi son fils chéri a dépassé les limites. Paul, le père, bien ancré dans ses opinions, n'en démord pas : « Un gars, c'est un gars. » Quant à Léa, elle est prête à perdre l'homme qu'elle aime pour un monde plus juste.

JANETTE BERTRAND est une figure emblématique du confinement, présente sur toutes les tribunes. Elle a mis sur pied le projet *Écrire sa vie*, par lequel elle a enseigné aux personnes âgées à rédiger leur biographie, initiative qui a rencontré un succès fulgurant. Janette Bertrand a consacré sa vie à faire tomber des préjugés et des tabous. L'importance de cette grande communicatrice et auteure prolifique a été maintes fois soulignée par de prestigieux prix et distinctions.

Groupe Livre QUÉBECOR

ISBN 978-2-7648-1419-2